

Pierre Jouventin et Serge Latouche

L'homme peut-il se reconverter de

prédateur en jardinier ?

La question de la compatibilité entre l'économie capitaliste et la préservation de la nature, ou autrement dit, entre le culte de la croissance et l'écologie, la réponse devrait apparaître évi-

Adente à toute personne sensée : une croissance infinie est incompatible avec une planète finie. Cependant, cette évidence que des gamines de 14 ans nous rappellent judicieusement semble inconcevable aux responsables politiques et économiques. Elle fait l'objet d'un demi de leur part à tous, y compris, voire surtout, des ministres de l'environnement, qui se garantissent de l'affirmation de la compatibilité de l'économie et de l'écologie.

L'homme ne peut survivre qu'en symbiose avec l'écosystème terrestre, qui lui fournit les substances dont il se nourrit, qu'il utilise ou qu'il rejette. N'importe quel animalcule (*faunal microscopique*) dépourvu de cerveau met en œuvre une stratégie adaptative de survie à long terme – sinon, il n'existerait plus depuis longtemps. Pendant trois cent mille ans, *Homo sapiens* a lui aussi vécu en équilibre avec son milieu, se déplaçant quand les végétaux et animaux autour de son campement se faisaient rares, laissant les ressources naturelles se renouveler.

Vers 1850, la « révolution industrielle » a propulsé l'économie de croissance, mais aussi accru notre impact sur la planète. Pendant la durée de vie des auteurs du présent article, la population mondiale a triple, toute la planète a été colonisée et l'agriculture intensive a épuisé 40 % des sols, les pesticides apparaissant la biologie et les écosystèmes. Les prédictions pessimistes du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) sont même dépassées, et nous rédigions ce texte pendant une canicule record prématurée, en dépit des climatoscopies.

La modernité a mis en œuvre un projet prométhéen d'artificialisation du monde dont nous commençons enfin à percevoir le danger pour notre espèce, alors qu'aucune autre planète habitable n'a jamais été découverte. Ce phantasme de re-création propre à la modernité occidentale est le résultat d'une double rupture à la fois pratique et conceptuelle : l'artificialisation du monde liée à l'émergence de l'imaginaire technoscientifique d'une part, et la marchandisation du monde liée à l'émergence de l'imaginaire économique d'autre part. La menace, chaque jour plus prégnante, d'un effondrement de la civilisation, sinon d'une disparition de l'espèce, suffirait-elle à nous faire faire demi-tour et à nous reconverter de prédateurs en jardiniers ?

Car nous savons comment réhabiliter notre monde. Seulement, en dépit de bien des déconvenues, nos manières de voir et de penser restent « formatées » par le paradigme de la modernité, tel qu'il s'est cristallisé au XVIII^e siècle. Pour d'excellentes raisons, les philosophes des Lumières voulaient libérer l'humanité de l'animalité et des obstacles à son émanci-

conomiste et écoéthologue, ils interrogent la capacité de l'homme à préserver l'équilibre entre les ressources naturelles et ses activités. Cela passe, selon eux, par un décentrement de notre imaginaire, nourri par la technologie et la croissance, pour échapper à la catastrophe

Pour ce faire, ils ont développé une conception mécanique du monde (la machine-univers, l'animal-machine et même l'homme-machine), débouchant sur l'illimitation de notre pseudo-puissance. Dans cette vision anthropocentrique, l'homme s'installe « maître et possesseur de la nature » selon la célèbre formule de Descartes. L'idéologie du progrès qui en résulte nous assure que tout est possible, ce que reprend le transhumanisme d'aujourd'hui.

Dans ce contexte, « la machine économique » en a profité pour s'affranchir de tous les freins que la sagesse millénaire avait mis à son épanouissement, donnant naissance à la société capitaliste de marché mondialisée. Au lieu de déboucher sur une véritable démocratie autonome d'hommes libres, cette société moderne se soumet à la dictature des marchés financiers et aux outkasses d'une technoscience sans principe.

UN TOURNANT ÉTHIQUE

Ce paradoxe est inhérent aux Lumières elles-mêmes. La transgression érigée en système dans la surmodernité trouve sa source dans le tournant éthique décisif qui s'opère avec Bernard de Mandeville et la fameuse *Fable des abeilles* (1714). Sa conclusion, à savoir que les vices privés font la prospérité de la ruche, devint peu à peu, à travers la main invisible d'Adam Smith, le credo amoral, voire immoral, des sociétés occidentales. Dans la société de croissance, aboutissement de l'économie de production capitaliste, l'organisation de la survie, non plus en symbiose avec la nature mais en l'exploitant sans pitié, doit faire croire indéfiniment la production et son fétiche, le capital.

En réalité, cette construction est fondée sur une triple illimitation : illimitation de la production, et donc de la prédation des ressources naturelles renouvelables et non renouvelables ; illimitation de la consommation, et donc de la création de nouveaux besoins toujours plus artificiels ; et, surtout, illimitation de la production des déchets, et donc de la pollution de l'air, de l'eau et de la terre. Ces trois pollutions ont des effets de plus en plus manifestes : dérèglement climatique avec les émissions de gaz à effet de serre ; pandémies de cancer, d'asthme, d'obésité, de maladies pulmonaires, de troubles

cardio-vasculaires ou de la reproduction avec la saturation de l'air en particules fines et en perturbateurs endocriniens ; mort des sources, des rivières et des océans ; désertification et désagrégation des sols, empoisonnés aux pesticides et engrais chimiques ; etc.

L'économie en tant qu'idéologie fonctionne comme une prophétie autoréalisatrice. En l'inventant sur le modèle de la mécanique rationnelle de Newton, les économistes ont fait abstraction du fait que la vie concrète des hommes se déroulait dans un écosystème qui obéit aux lois de la thermodynamique et de l'écologie scientifique, et non dans la sphère étoilée de la mathématique. Elle ignore non seulement l'exploitation de la force de travail mais encore le fait que la production repose avant tout sur la prédation des biens communs.

UN SYSTÈME THERMO-INDUSTRIEL

Si le fantasme d'une économie en croissance infinie s'est cependant réalisé jusqu'à un certain point, c'est parce que le capitalisme, qui jusque-là végétait tant bien que mal en paupérisant les prolétaires européens et les artisans indiens, a muté en système thermo-industriel. La machine à vapeur puis le moteur à explosion lui ont permis d'utiliser les énergies fossiles et de disposer ainsi d'une puissance énergétique sans commune mesure avec tout ce que l'on connaissait auparavant. Ce point aveugle de la science économique, qui ne découvre que très tardivement la nature sous le nom révélateur d'externalités, qu'elle échoue à intégrer vraiment, a piégé même le marxisme, qui fait l'impasse sur l'écologie.

Notre énorme cerveau nous permet pourtant de comprendre la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés, à défaut de la pallier. Notre problème, qui paraît insoluble, est pourtant simple, et toutes les espèces vivantes ont su le résoudre : ne pas dégrader notre milieu de vie et équilibrer les ressources naturelles par rapport aux populations. La difficulté vient de ce que la foi dans l'économie n'est plus un choix de la conscience mais une drogue à laquelle, accoutumés, nous sommes incapables de renoncer volontairement. Le progressisme et l'économisme ainsi incorporés dans notre consommation quotidienne, nous les respirons avec l'air pollué du temps, nous les buvons avec l'eau contaminée aux pesticides, nous les mâchons avec la « malbouffe », nous nous en parons avec les fringues fabriquées dans les bagnes du Sud-Est asiatique, et, enfin, ils nous transportent dans nos sacro-saintes bagnoles à dérèglement climatique...

La question se pose de savoir si tout projet de rupture radicale peut candidater au rôle de civilisation alternative sans proposer un réenchantement du monde. Si le pétrole avait été épuisé plus tôt, il se serait produit un électrochoc, mais les gaz de schiste et les nappes sous-marines ont retardé la prise de conscience que la canicule commence à réveiller. Le monde

politique est seulement en train de découvrir la gravité du problème. Sans même remettre en cause le capitalisme, il lui serait au moins possible de réduire le nucléaire, comme l'a fait l'Allemagne, de développer les énergies renouvelables, d'isoler les habitations et de couvrir les toits de capteurs solaires, en commençant par les bâtiments administratifs de taxer le kérosène sur les vols nationaux puis internationaux, démancher les Jeunes Africaines pour qu'elles décident par elles-mêmes des naissances et les réduisent afin de ne pas créer des migrants économiques...

La réalisation de tout projet alternatif de société passe donc plus par une révolution mentale que par la prise du pouvoir politique. Il s'agit d'abord de « décoloniser notre imaginaire », en d'autres termes de changer de valeurs, et donc de se désocialiser pour amorcer et accompagner les transformations de nos modes de vie. Concrètement, il faut se réapproprier la gestion de la planète, en limitant le pouvoir des banques et des firmes transnationales, pour assurer notre survie.

C'est là l'application stricte de la leçon du philosophe Cornelius Castoriadis, dans *La Montée de l'insignifiance*, tome IV, *Les Carréjours du labyrinthe*. (Seuil, 1996). « Ce qui est requis est une nouvelle création imaginative d'une importance sans pareille dans le passé, une création qui mettrait au centre de la vie humaine d'autres significations que l'expansion, qui poserait des objectifs de vie différents pouvant être recon nus par les êtres humains comme valant la peine. (...) Telle est l'immense difficulté à laquelle nous avons à faire face. Nous devons vouloir une société dans laquelle les valeurs économiques ont cessé d'être centrales (ou uniques), où l'économie est remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine et non comme fin ultime, dans laquelle donc on renonce à cette course folle vers une consommation toujours accrue. » ■

Pierre Jouventin, docteur en écoéthologie, est l'auteur d'une réflexion sur les rapports entre l'homme et l'animalité avec « L'Homme, cet animal raté. Histoire naturelle de notre espèce » (Libre & solidaire, 2016).

Serge Latouche, économiste, est un théoricien pionnier de la décroissance. Il est notamment l'auteur de « Sortir de la société de consommation. Voix et voies de la décroissance » (Les liens qui libèrent, 2010).

Le rapport entre économie et nature est l'objet du dialogue entre Serge Latouche et Pierre Jouventin, animé par le philosophe Thierry Poquot et publié sous la forme d'un livre : « Pour une écologie du vivant. Regards croisés sur l'effondrement en cours » (Libre & Solidaire, 180 pages, 17 euros).